

## PSYCHOLOGIE

[f. 7, p. 1 ; f. 11 bis, p. 1]

### **Chapitre I<sup>er</sup>. Objet de la psychologie. Distinction des phénomènes psychologiques et des phénomènes physiques et physiologique**

Quand on parle de psychologie, il peut s'agir de deux choses entièrement différentes qu'il est indispensable de bien distinguer tout d'abord : d'une part, la psychologie métaphysique, c'est-à-dire la connaissance de l'âme envisagée en elle-même, dans sa véritable nature, et d'autre part, la psychologie dite positive ou mieux expérimentale, qui est seulement l'étude des phénomènes mentaux, et qui, par suite, doit être regardée comme une science de faits au même titre que les sciences physiques et physiologiques ; nous n'avons actuellement à nous occuper que de cette dernière.

[f. 11 bis, p. 1] Le terme de psychologie a été employé pour la première fois au XVI<sup>e</sup> siècle, par Goclénus de Marbourg. La psychologie expérimentale est même d'origine plus récente encore ; sa constitution comme science distincte ne date que de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, et son véritable fondateur a été John Locke. Il ne faudrait pas conclure de là que les questions que traite cette psychologie étaient entièrement ignorées des anciens, mais seulement qu'elles ne les intéressaient pas spécialement, de sorte qu'ils ne les ont envisagées qu'incidemment en quelque sorte, et sans éprouver le besoin de les réunir en un corps de doctrine nettement défini.

[f. 7, p. 1 ; f. 11 bis, p. 1] La première question qui se pose en psychologie est celle-ci : y a-t-il des phénomènes psychologiques originaux, ou, en d'autres termes, les phénomènes qui font l'objet de la psychologie sont-ils véritablement distincts de ceux qu'étudient les autres sciences ? S'il n'en était pas ainsi, la psychologie, au lieu d'être une science indépendante, devrait se réduire à n'être qu'une partie ou une branche de quelque autre science, de la physiologie par exemple ; et nous avons vu, en effet, qu'Auguste Comte, notamment, la faisait rentrer en partie dans la physiologie et en partie dans la sociologie. Il est donc nécessaire, pour se rendre compte de ce que doit être la psychologie, et même pour savoir s'il doit y avoir vraiment une psychologie, de résoudre avant tout cette question préliminaire.

\*

\* \*

[f. 11 bis, p. 1] Supposons d'abord que les phénomènes qui ne sont pas psychologiques existent tels qu'ils semblent être suivant la notion qu'on s'en fait communément et spontanément, indépendamment de toute élaboration scientifique. Nous allons montrer que, s'il en est ainsi, et si ces phénomènes possèdent véritablement les caractères que leur attribue l'expérience immédiate, il existe en face d'eux d'autres phénomènes qui en sont essentiellement différents, et qui sont les phénomènes psychologiques. La question se pose ordinairement de cette façon : y a-t-il des phénomènes psychologiques distincts des phénomènes physiologiques ? En effet, on a émis l'hypothèse que le psychologique ne serait

qu'un double ou, comme on dit quelquefois, un épiphénomène du physiologique. Cependant, il faut remarquer que les phénomènes physiologiques ont tous les caractères généraux des phénomènes physiques, et qu'ils se présentent à l'observation avec les mêmes apparences que ceux-ci. Par suite, [f. 7, p. 1 ; f. 11 bis, p. 1] la question de la distinction des phénomènes psychologiques et des phénomènes physiologiques doit être élargie, et il y a intérêt à la faire rentrer dans celle-ci : le phénomène psychologique se réduit-il au phénomène physique ? D'ailleurs, si on admet que le phénomène psychologique diffère du phénomène physique au sens ordinaire de ce mot, c'est-à-dire que tout ce qui se passe dans les êtres vivants ne se réduit pas à un ensemble de simples réactions physico-chimiques, on admet déjà implicitement, par là même, qu'il y a du psychologique, sans quoi une pareille différence serait inexplicable, et, par conséquent, que la psychologie a un objet indépendant, original et réel.

[f. 11 bis, p. 2] Les phénomènes physiques sont donnés dans l'espace et dans le temps, et ils sont regardés comme n'étant conscients à aucun degré, c'est-à-dire comme n'existant point pour eux-mêmes. Ou bien ces phénomènes sont juxtaposés et formés de parties juxtaposées dans l'espace, comme c'est le cas pour la couleur et le volume, ou bien ils sont tout au moins rapportés indirectement à l'étendue, comme le son, la chaleur, l'électricité ; même dans ce dernier cas, ils sont explicables par le mouvement, qui suppose essentiellement à la fois le temps et l'espace. Le caractère fondamental des phénomènes physiques, c'est le caractère spatial, et c'est de ce caractère que dérivent tous les autres, car c'est précisément parce qu'ils sont des phénomènes

spatiaux que les phénomènes physiques sont localisables, et aussi qu'ils sont mesurables quantitativement.

Au contraire, les phénomènes psychologiques ne sont point donnés dans l'espace et n'ont point d'étendue ; les sensations de la vue elles-mêmes ne peuvent, en tant que sensations, être dites étendues, et il est bien évident, par exemple, que, quand on se représente une suite de spectacles, cette suite ne forme point une longueur. Du reste, alors même que les phénomènes psychologiques ressemblent à certains phénomènes physiologiques, leur correspondent ou paraissent en résulter, [f. 7, p. 2 ; f. 11 bis, p. 2] ils en diffèrent encore essentiellement : les phénomènes physiologiques consistent uniquement en des mouvements des organes, alors qu'il n'y a rien d'analogue pour les phénomènes psychologiques. Par suite, les premiers peuvent, comme tous les autres phénomènes physiques, être localisés, c'est-à-dire situés dans l'espace, tandis que les seconds ne peuvent pas l'être ; on ne peut localiser tout au plus que certaines conditions physiologiques de quelques phénomènes psychologiques, et non ces phénomènes eux-mêmes. Ceux-ci, n'ayant pas de caractère spatial, ne sont pas non plus mesurables en eux-mêmes, car on ne peut mesurer directement que l'étendue ; pour ce qui n'est pas étendu, une mesure n'est possible qu'indirectement, au moyen d'une représentation spatiale, (c'est là, en particulier, le cas du temps, qu'on mesure par l'intermédiaire du mouvement) ; mais, même pour ce qui est d'une telle mesure indirecte, on peut bien mesurer ainsi la durée des faits psychologiques, non ces faits eux-mêmes.

Les faits psychologiques, en effet, sont ou semblent être dans le temps, et ce caractère temporel leur est commun avec les faits physiques ; mais

l'absence de caractère spatial suffit à marquer entre les uns et les autres une différence de nature. Sans doute, les phénomènes psychologiques, soit par leur contenu, soit surtout par leurs concomitants (actions du milieu extérieur et réactions organiques), correspondent très souvent, sinon toujours, à des phénomènes physiques ; mais les uns et les autres n'en diffèrent pas moins profondément : ils sont hétérogènes dans leur nature et jusque dans leurs correspondances.

Nous avons dit que les phénomènes psychologiques ne sont pas mesurables ; et nous devons le maintenir malgré les tentatives des psycho-physiciens ; les résultats auxquels ceux-ci sont parvenus, et sur lesquels nous reviendrons plus loin, ne sauraient prévaloir contre cette affirmation. [f. 11 bis, p. 2] Si l'on dit, par exemple, que la sensation croît comme le logarithme de l'excitation, il est visible, sans même entrer dans les réserves qu'il conviendrait de faire quant à la rigueur de cette loi dont l'apparence mathématique est fort illusoire, que les nombres dont on se sert pour évaluer quantitativement la sensation ne sont en réalité que de simples nombres ordinaux exprimant la succession des différences senties à mesure que croît l'excitation extérieure. [f. 7, p. 2 ; f. 11 bis, p. 2] D'ailleurs, quand on parle d'intensité en psychologie, on ne prend pas ce mot dans son vrai sens quantitatif, et ce qu'on appelle différence d'intensité n'est au fond que complexité inégale et pure différence qualitative. Plus on considère les phénomènes psychologiques, plus on voit qu'ils diffèrent des autres faits, [f. 11 bis, p. 2] et que, par suite, ils doivent avoir des lois spéciales ; plus aussi on constate directement, d'autre part, l'existence de lois spéciales, ce qui montre encore qu'on a affaire à des

faits constituant une classe véritablement distincte et irréductible.

[f. 7, p. 2 ; f. 11 bis, p. 3] Il y a des différences particulièrement remarquables entre les modes de perception des deux sortes de phénomènes dont il s'agit : les phénomènes physiques sont connus par le moyen des sens, tandis que les phénomènes psychologiques ne peuvent l'être de la même façon, étant dépourvus de toute qualité sensible, et cela par là même qu'ils n'ont pas de caractère spatial, car tout ce qui tombe sous le sens est forcément situé à la fois dans le temps et dans l'espace. Il faut donc que les faits psychologiques soient connus d'une autre façon, et ils le sont [f. 7, p. 3] en effet, plus directement même [f. 11 bis, p. 3] que les faits extérieurs, par la conscience qui est inséparable d'eux et dont ils sont également inséparables ; [f. 7, p. 3 ; f. 11 bis, p. 3] mais, d'un autre côté, tandis que les phénomènes physiques sont des objets de perception pour tous les êtres doués du pouvoir de sentir, les phénomènes psychologiques sont incommunicables. [f. 11 bis, p. 3] En réalité, chacun ne peut jamais percevoir d'autres phénomènes psychologiques que ceux qui se passent en lui-même ; les différentes consciences individuelles peuvent, il est vrai, se les traduire les unes aux autres au moyen de signes sensibles, mais ce n'est là qu'une transmission indirecte, et la nécessité de cet intermédiaire sensible entre deux consciences qui, tout en communiquant entre elles, restent pourtant fermées l'une à l'autre, accuse encore la différence de nature qui existe entre les phénomènes de conscience et les phénomènes sensibles. Cependant, il y a des faits dits de "communication de pensée", qui semblent, sinon supprimer totalement cette dernière différence, du moins en atténuer la portée ; mais, dans bien des cas, il y a lieu

de se demander si ces faits ont été correctement interprétés, et s'il n'y subsiste pas encore un intermédiaire sensible, moins apparent seulement que dans les conditions ordinaires : ce qui tendrait à le montrer, c'est que les expériences faites en ce sens ne réussissent généralement pas lorsqu'on essaie de transmettre des pensées d'un ordre intellectuel élevé. Si pourtant, en dehors de ces cas, il en est d'autres où une communication réellement directe se produit, ce sont là des faits que l'on peut regarder comme exceptionnels, et qui requièrent d'ailleurs des conditions qui les mettent entièrement en dehors du domaine auquel la psychologie classique est obligée de limiter ses investigations.

En ce qui concerne plus spécialement la différence entre les phénomènes psychologiques et les phénomènes physiologiques, nous pouvons encore ajouter que le parallélisme que l'on envisage habituellement entre ces deux ordres de phénomènes ne se produit pas toujours : ainsi, on a constaté des cas de paralysie physiologique non accompagnée de paralysie psychique. D'une façon générale, plus les opérations mentales sont d'un ordre élevé, plus elles sont indépendantes des conditions physiologiques, et il y a d'ailleurs plus d'exemples de l'influence du psychologique sur le physiologique [f. 11 bis, p. 4] que de l'influence inverse du physiologique sur le psychologique ; les différents ordres de faits psychologiques sont très inégalement liés au physiologique, et les faits intellectuels le sont beaucoup moins que les faits émotifs. Enfin, certaines lois psychologiques n'ont aucun équivalent physiologique ; et tout cela prouve, non seulement que le psychologique est distinct du physiologique, mais encore qu'il en est indépendant, qu'il n'en dérive point et n'en est pas une résultante.

[f. 7, p. 3 ; f. 11 bis, p. 4] En prenant la question comme nous l'avons prise jusqu'ici, on distingue donc deux séries de phénomènes, les phénomènes psychologiques et les phénomènes physiques, séries entre lesquelles il peut y avoir des correspondances, mais qui ne sont point parallèles pour cela, et qui montrent de l'indépendance et de l'originalité jusque dans la façon dont elles agissent l'une sur l'autre. Telle est la conclusion à laquelle nous arrivons de cette façon, [f. 11 bis, p. 4] conclusion que l'on peut formuler ainsi : s'il y a vraiment des phénomènes physiques et physiologiques tels que les saisit l'expérience vulgaire, il y a en face d'eux, différents d'eux par leur nature et par leurs lois, d'autres phénomènes, qui sont les phénomènes psychologiques ; par suite, il y a place, à côté de la physique et de la physiologie, pour la psychologie, car cette science a dès lors un objet réel, véritablement distinct de ceux des autres sciences.

\*

\* \*

[f. 7, p. 3 ; f. 11 bis, p. 4] Si nous envisageons maintenant le phénomène physique (en y faisant rentrer le phénomène physiologique) dans sa conception scientifique, il n'est pas possible non plus de confondre avec lui le phénomène psychologique.

[f. 11 bis, p. 4] On pourrait dire que la physique et la chimie, telles qu'elles sont actuellement constituées, consistent essentiellement à étudier les phénomènes sensibles en faisant abstraction de tous les éléments qualitatifs qui différencient ces phénomènes entre eux, pour y substituer la conception unique de mouvements vibratoires ou ondulatoires. Cela revient à dire que les phénomènes physico-chimiques sont

tous considérés comme n'étant pas autre chose, au fond, que des phénomènes mécaniques ; bien entendu, nous n'avons pas à rechercher ici si une semblable réduction est légitime, et nous nous bornons à constater simplement qu'elle répond, en fait, au point de vue auquel se place la science actuelle, sans nous poser aucunement la question de la valeur qu'il convient d'accorder à ce point de vue lui-même. Par la représentation géométrique des fonctions, appliquée à l'étude des mouvements, la mécanique, ou tout au moins la cinématique, comme nous l'indiquerons plus complètement ailleurs, peut être regardée comme rentrant dans [f. 12 bis, p. 1] la géométrie quant à sa méthode, sinon entièrement quant à son objet ; nous faisons cette réserve parce que, si le temps, considéré simplement comme une quantité variable, est susceptible d'une représentation géométrique, il n'en est pas moins d'une nature essentiellement différente de celle des grandeurs géométriques ou spatiales. La réduction opérée par l'élaboration scientifique ne s'arrête pas encore aux éléments géométriques ; en effet, la géométrie analytique, en usage depuis Descartes, remplace les figures par des formules algébriques, et l'algèbre n'est en somme qu'une partie de la logique, la logique de la quantité, comme le font remarquer justement, après Leibnitz, les logisticiens contemporains.

Il résulte de là que la science tend à éliminer de son objet tout ce qui apparaît à l'expérience sensible immédiate comme constituant la réalité même, et que, pour l'étudier, elle le remplace par des éléments d'un ordre purement idéal. En faisant cela, la science augmente en un sens le domaine de la psychologie, car les phénomènes envisagés de cette façon ne sont plus en somme que des états de

conscience, et le mouvement lui-même, auquel sont ramenés tous les autres, n'est guère que l'analogie d'une sensation ordinaire. Les lois physiques ne sont sans doute pas des lois psychologiques, mais elles sont du moins exprimées en termes psychologiques ; et il est facile de comprendre qu'il en soit ainsi, puisque les phénomènes, de quelque nature qu'ils soient, n'ont évidemment d'existence pour nous qu'en tant que nous en prenons conscience. Cette remarque montre en même temps le caractère relatif et symbolique de l'explication scientifique : expliquer tous les phénomènes sensibles par le mouvement, c'est simplement expliquer les différentes sensations par l'une d'entre elles. On voit donc aisément que plus la science se développe dans un certain sens, plus elle fait en même temps de place à la psychologie, et, par suite, plus elle doit logiquement renoncer à réduire le psychologique au non-psychologique. Les sciences autres que la psychologie étudient le monde extérieur, [f. 7, p. 3 ; f. 12 bis, p. 1] considéré comme un ensemble de phénomènes essentiellement inconscients de soi ; parmi ces phénomènes, il existe des consciences, [f. 12 bis, p. 1] dont l'activité consiste à opérer des analyses et des synthèses, et qui sont le siège de sentiments, de volitions, de jugements, de raisonnements, toutes choses qui sont [f. 12 bis, p. 2] sans aucun rapport de ressemblance avec ce qu'est, par définition, le phénomène physique. Il existe donc bien, en outre du monde physique, tout un monde psychologique qui lui est irréductible ; la science physique et la psychologie, partant toutes deux de la sensation, vont en quelque sorte en sens inverse l'une de l'autre.

[f. 7, p. 4 ; f. 12 bis, p. 2] Au cas où la science admettrait des phénomènes physiologiques qui ne se réduisent

“PSYCHOLOGIE” CHAPITRE I

point à des phénomènes physico-chimiques, les phénomènes psychologiques ne pourraient pas davantage se ramener à ces phénomènes physiologiques. En effet, bien que la pensée doive dans une large mesure s'adapter aux conditions de la vie organique, elle est aussi une perpétuelle réaction à l'égard de ces conditions ; elle est une réaction sur la vie de quelque chose de supérieur à la vie, et elle a des fins essentiellement différentes de celles auxquelles tend la vie. D'ailleurs, on ne voit pas bien comment il serait possible de distinguer le vivant du non vivant, si l'on n'y reconnaissait déjà quelque chose de psychologique.

\*  
\* \*

Nous pouvons aller plus loin encore, car le phénomène psychologique est, comme nous l'avons déjà dit, plus directement perçu que les phénomènes extérieurs ; il est une donnée plus immédiate que ceux-ci, qui, pour être perçus, c'est-à-dire pour entrer dans le domaine de la conscience, doivent nécessairement revêtir, eux aussi, un caractère psychologique ; et même ce n'est qu'à ce titre que leur existence en tant que phénomènes est concevable, le mot même de phénomène signifiant, suivant l'expression de Berkeley, ce dont l'« esse est percipi ». Ainsi, non seulement le phénomène psychologique ne peut pas être un double du phénomène physique, mais c'est plutôt ce dernier qui, en tant que phénomène, et quelle que soit d'ailleurs la réalité extérieure à laquelle il correspond, pourrait être logiquement considéré comme un double du phénomène psychologique.

[f. 12 bis, p. 2] D'ailleurs, si l'on considère l'hallucination comparée à la perception normale, on voit que, quand une simple image mentale acquiert un degré de force et de vivacité égal à celui des sensations moyennes, et surtout quand elle se relie logiquement aux images ambiantes, il devient presque impossible de la distinguer de la véritable sensation. Le mot de Taine, disant que la perception extérieure n'est qu'une "hallucination vraie", n'a sans doute pas grande signification, puisque l'hallucination elle-même a précisément pour définition d'être une perception fautive, de sorte que la supposer vraie revient à dire qu'elle n'est pas une hallucination. Seulement, ce qu'il faut retenir, c'est que [f. 7, p. 4 ; f. 12 bis, p. 2] le fait de rapporter nos sensations à une cause extérieure peut, dans certains cas, n'être la conséquence d'une illusion, tandis que ce qui ne peut en aucun cas être illusoire, c'est le fait que nous éprouvons des sensations, c'est-à-dire le fait psychologique, qu'il y corresponde ou non une réalité physique actuellement présente.

Ainsi, la question que nous posons au début se trouve en quelque sorte renversée, et on pourrait maintenant se demander s'il y a véritablement d'autres phénomènes que les phénomènes psychologiques. [f. 12 bis, p. 2] Il n'y a donc plus aucunement lieu de douter de la légitimité de la psychologie, puisque cette science a bien véritablement un objet distinct, original et réel. D'autre part, une semblable conception n'a rien qui puisse blesser les exigences légitimes des autres sciences, car, alors même que le phénomène extérieur ne serait qu'un double du phénomène psychologique (et nous n'avons pas été jusqu'à dire qu'il ne soit que cela), il n'en demeurerait pas moins vrai que les théories faites par la science à

son égard sont cohérentes, permettent des prévisions qui se réalisent, et enfin coordonnent et résument exactement l'expérience du sujet, ce qui en constitue une justification pleinement suffisante au double point de vue de la logique et de la pratique.

[f. 7, p. 4 ; f. 12 bis, p. 2] Donc, à supposer qu'il y ait des phénomènes physiques, soit tels que les saisit l'expérience commune, soit tels que les envisage le savant, le phénomène psychologique ne peut pas en sortir, il ne peut en être ni un produit [f. 12 bis, p. 2] ni une transformation. Il faut donc construire la psychologie sans s'asservir aux sciences physiques, [f. 12 bis, p. 3] et, tout en faisant une part, dans la mesure où l'expérience le permet, à l'explication que peuvent fournir les données de ces sciences, on doit toujours se souvenir que, au fond, le psychologique seul peut expliquer vraiment le psychologique, et qu'un phénomène psychologique, alors même qu'il est conditionné par un phénomène physique ou physiologique, ne peut jamais en être réellement l'effet au sens propre de ce mot.

RENÉ GUÉNON